

## CAROLE ARCEGA

### 4 QUESTIONS À CAROLE ARCEGA

**Qu'est-ce qui t'a construit ?**

Une intuition du monde et la nécessité de l'exprimer.

**De quoi tu vis ?**

De sensations, de réflexions et de précarités.

**Comment tu fais tes films ?**

Je cherche et je fabrique.

**Pourquoi tu fais tes films ?**

Pour la poésie. Je soigne mon Albatros.

### NAÎTRE

Tout commence avec la danse. Le corps et le mouvement. Dans *Asa*, les plans sont serrés, ils collent au buste : les seins, la nuque, les coudes, les mains, et surtout, le dos, aplati crayeux qui dégage une forte tension. C'est de là que partent tous les gestes. D'où cette concentration de forces dans le haut du corps, qui donne l'impression de pouvoir se charger d'un fardeau très lourd. Le mouvement n'est pas filmé dans sa continuité, mais restitué, intensifié par le montage rapide de ces plans brefs et serrés. Il se profile dans cette mise en scène une vision de la féminité qui évoluera dans la suite de l'œuvre de Carole Arcega.

*Hymen* et *Macula* s'ouvrent tous deux sur l'étrange naissance d'une femme déjà adulte. En gestation dans sa chrysalide, ou baignant dans du liquide amniotique, elle va s'animer peu à peu. La venue au monde est longue et difficile dans *Hymen*. Enveloppée, presque ligotée dans une pellicule brillante, elle s'en extrait, se débat dans des liquides épais, tandis que le montage s'accélère, suivant le rythme d'un rock triomphal ou d'un allegro au piano. Les matières créées par Carole Arcega à l'aide de cellophane, de colle ou de peinture évoquent la cyprine et le sang, les larmes, la salive, et la lymphe. *Le cristallin*, réalisé un an avant *Hymen*, constitue déjà une étude

de matière, avec la création d'un liquide clair qui se meut doucement, éclate en bulles, scintille dans l'obscurité des derniers plans.

Dans *Macula*, la pellicule colle à la peau de la jeune femme, qui se trouve soumise aux traitements réservés d'ordinaire à la membrane plastique. Irradiée, griffée, elle brûle et se craquelle. Les paumes pressées contre son visage, elle écarte les lèvres, dans un mouvement dont on ne sait s'il est d'extase ou de douleur. Le son est saturé du bruit de sa respiration haletante. Son visage est noirci, des dents blanches, sa peau éblouie, la bouche noire ouverte comme une meurtrissure. Elle danse à présent, une danse de lutte et d'étreinte avec la lumière sans pitié. Plusieurs naissances dans cette trajectoire: celle d'une femme de chair et de sang, celle d'une artiste se rêvant matière de son art, et celle d'un être libre, s'épanouissant dans le mouvement. Dans les dernières œuvres de la réalisatrice, notamment ses performances, co-réalisées avec Sébastien Cros, comme *Tabula Rasa* que nous verrons aujourd'hui, les humains sont absents, et le voyage omniprésent. Le regard de Carole Arcega semble s'être tourné de l'intérieur vers l'extérieur et le monde, comme si un cycle s'achevait pour qu'un autre puisse commencer.

Caroline Ferando-Durfort